

« Qui donc nous roulera la pierre ? »

L'accompagnement en fin de vie dans la tradition chrétienne

Guibert TERLINDEN¹

Aumônier aux Cliniques universitaires St-Luc

1. L'expérience de la mort : une expérience universelle ? Oui... mais non.

Une question apparemment incongrue pourrait introduire cet exposé : « *Pour vous, la mort est-elle une expérience universelle ?* » « *Bien évidemment !* », répondront les plus pressés. Ils n'auront pas tout à fait tort, dans la mesure où, de toute évidence, nul n'échappera à la mort. « *Noirs et blancs s'y ressembleront comme deux gouttes d'eau* », chantait le poète. Mais ce n'est pourtant pas vrai que *l'expérience* de la mort soit universelle. Nous pourrions ajouter : de la maladie, du soin, du deuil... Nous sommes toujours *de quelque part*, inscrits dans une tradition philosophique, culturelle, religieuse particulière : celle-ci nous a façonnés dans notre être-au-monde. Le philosophe Paul Ricoeur propose le terme assez suggestif de « *communauté narrative* » pour parler de la communauté à laquelle nous sommes reliés. Cette communauté nous a vu grandir, elle nous a initiés à son langage, à ses rites et symboles, à sa façon particulière de penser le monde, la vie, la maladie et la mort, le corps et les relations, la morale et la dignité, les soins, l'adieu, l'au-delà de la mort, les rituels de deuil, Dieu évidemment (ou pas-de-Dieu) ...

Les membres d'une même communauté narrative ont donc en commun un « récit » qui leur est propre, une façon de raconter la vie et de se la représenter dans l'intime. On meurt alors différemment si l'on est chrétien ou musulman ; si l'on vit dans une société traditionnelle pétrie de religieux ou dans une société post-, voire ultramoderne ; si l'on meurt inconscient dans le climat si peu propice des soins intensifs avec le soutien de techniques hypersophistiquées, ou chez soi, entouré des siens et épaulé par les gestes de sa communauté. Nous avons tellement intériorisé ce ou ces « récit-s » qui nous

¹ A publié « *J'ai rencontré des vivants. Ouverture au spirituel dans le temps de la maladie* », Namur-Paris, éditions Fidélité, 2006. Voir aussi le site internet de la pastorale des Cliniques universitaires saint-Luc et du campus UCL de Woluwe : www.uclouvain.be/viespirituelle-bxl où sont développées bien des pistes qu'une courte intervention ne saurait développer.

ont façonnés que nous ne nous rendons plus vraiment compte de leur impact, sauf lorsque nous croisons d'autres « récits » qui, par leur étrangeté, justement, nous font réaliser que, nous aussi, nous sommes « de quelque part ». Ajoutons que nous appartenons le plus souvent aujourd'hui à plusieurs communautés, de divers plans : spirituel, culturel, religieux. Ces appartenances sont souvent mêlées, voire juxtaposées, pas toujours avec beaucoup de cohérence entre elles. Parfois, un chat n'y retrouverait pas ses petits !

2. Religion : relier – relire

Rappelons-nous que le mot religion a une double signification étymologique : religion renvoie, d'une part, au fait d'être *re-lié* à une communauté d'humains dont nous partageons le même « récit » ; d'autre part, au sens de *re-lire* notre existence avec les lunettes de ce récit donnant à penser. Reliés, donc, pour relire. Deux souvenirs tirés de mes carnets de bourlingueurs pour illustrer cela.

Des parents qui ont perdu une petite fille voici deux ans me racontent qu'ils se rendent souvent au cimetière avec leurs deux aînés qui y trouvent un terreau de découverte inouï. Dernièrement, le garçon de quatre ans a posé la question suivante : « *Dis, papa, c'est quoi Pâques ?* » Ce mot « Pâques », il ne l'a évidemment pas inventé tout seul, mais il l'a *entendu, reçu* donc. A côté de la tombe de sa petite sœur, il se met ainsi à *jouer* avec ce mot-énigme, à le vérifier (au sens de : le rendre vrai), en le glissant, l'air de rien et non sans un certain plaisir, dans le lien d'affection qui le lie à ses parents. Il a fort bien perçu, du haut de ses 4 ans, que ses parents étaient occupés à vivre un événement de vie qui lui échappait mais qui a néanmoins éveillé sa curiosité. Il a ressenti leur deuil ou leur tristesse, mais *aussi* quelque chose comme une confiance, une paix, un amour qui pénétrait ses parents et tout l'univers.

Il est certain que ce mot hérité « Pâques » restera, comme tant d'autres mots religieux, un mot de son vocabulaire et qu'une fois plus grand, il en apprendra un contenu de rationalité. Lorsque demain il sera à son tour confronté à de l'épreuve, ce mot éveillera en lui un désir, une expérience de vie proche de celle qu'il a vu à l'œuvre chez ses parents, avec tout l'affectif qui l'a entourée et 'rendue vraie'. A quatre ans, il fait l'expérience que la mort de sa petite sœur n'a pas eu le pouvoir d'anéantir ses parents, et plus encore, l'expérience que, contre toute attente, une vie a surgi, a été offerte. Relisez l'épisode des disciples d'Emmaüs avec cela en tête², il vous paraîtra très éclairant, je crois. Il n'évoque pas la réanimation du cadavre de 'monsieur Jésus' mais le réveil

² Luc 24, 13ss

d'une mémoire vive faite de confiance et d'espérance, avec toute la charge d'affection qui en a accompagné l'élaboration lorsqu'il était avec ses disciples.

Le second exemple résume parfaitement ce qu'un chrétien en souffrance attend d'un accompagnement spirituel. Les malades nous apprennent souvent notre juste place. Un jeune patient, que j'avais déjà accompagné en psychiatrie, était revenu totalement délirant. En désespoir de cause, je lui demande ce qu'il attend de moi. Il m'a répondu à peu près ceci : « *J'attends du prêtre-aumônier Terlinden de la présence, qu'il lise avec moi la Parole de Dieu, qu'il prie avec moi, et qu'il me fasse découvrir en moi la puissance qui l'habite lui.* » Tout est dit et je pourrais en rester là. Tout commence en tout cas par la simple présence : en dehors de ce très élémentaire de l'amour fraternel, de l'*agapè*, dit Saint Jean, rien, jamais, ne sera possible. On pourrait encore traduire par bonté, compassion, douceur, miséricorde, par la responsabilité qu'éveille en moi le visage de l'autre, par l'exigence de faire justice, sans oublier le courage si nécessaire. Toutes choses très essentielles. Sans présence, il n'y a plus d'humanité.

3. Accompagner : souvent du bricolage

Ces personnes dont je parle ont bien sûr capté le meilleur de leur tradition spirituelle, mais ils représentent une minorité parmi vos patients. Il est évident qu'en Occident, les grandes communautés narratives ont bien de la peine à transmettre leurs grands récits, dans toute leur saveur. Elles sont « *en panne de transmission* »³. C'est particulièrement le cas dans nos pays de vieille chrétienté où l'on a été fasciné par le moderne et le progrès, et où de véritables trésors de notre humanité ont été rejetés dans le passé, parmi les vieilleries dépassées. Comme soignants, vous êtes témoins de « bricolages » bien étranges mais qui ne manquent parfois pas de grandeur. Il arrive aussi que ce soit grande misère et vous vous demandez alors comment construire quelque chose qui fasse sens.

Dans ce contexte, qu'est-ce alors qu'accompagner spirituellement un patient ? J'ai déjà dit le fait essentiel de lui être présent, humainement et 'au nom du Seigneur'. J'ajouterais que c'est aussi tenter de faire résonner dans sa vie, à neuf et dans un temps parfois fort court, ce qui pourrait y résonner du trésor oublié de sa tradition spirituelle. Il m'arrive de proposer ceci : « *accepteriez-vous que je fasse écho 'dans ma langue maternelle' à ce que vous me dites ?* » C'est parfois grand bonheur de sentir que le lien se retisse avec sa communauté narrative, que cela lui permet aussi de relire sa vie avec sous un

³ Selon l'expression du théologien de la KUL Lieve Boeve

éclairage inédit, à la lumière du récit biblique qui constitue notre trésor ou dans la prière partagée. Soudain, ces paroles redécouvertes prennent une vie qu'il n'avait jamais imaginée et nourrissent son propre chemin d'humanité de façon parfois très surprenante. Une présence s'y donne à lui qui lui fait prendre toute la mesure de sa propre humanité, le fait sortir de la passivité aussi, en lui faisant réaliser la « puissance qui est en lui ».

J'ai parlé jusqu'ici du patient, il conviendrait évidemment d'ajouter sa famille, ses proches, les soignants qui, tous et toutes, ont un chemin spirituel très complexe à parcourir pour approcher, dans le quotidien, ces réalités aux répercussions existentielles si profondes. J'en fais partie, bien sûr.

4. Trois balises pour « enlever des couches »

En tant qu'accompagnant chrétien, trois balises se sont peu à peu imposées à moi. Prenez-les un peu comme une façon de nettoyer les idées reçues.

4.1. Première balise : Job ou ne pas en dire trop.

Si vous n'avez jamais lu dans la Bible le si bouleversant récit de Job, allez le lire toute affaire cessante. Depuis 2700 ans, le malheureux Job s'adresse à ses amis qui ne disent que des bêtises. Face à sa souffrance, ils avaient pourtant pris la précaution de se taire pendant dix jours avant d'oser lui parler.

" Vous n'êtes que des charlatans, leur dit-il : apprenez à vous taire. Ce ne sont que des leçons apprises, fragiles comme l'argile (...), ce sont des paroles en l'air, mille fois entendues, qui ne consolent pas (...), des tromperies (...). Faites silence (...), écoutez, écoutez mes paroles, prêtez l'oreille (...). Vous tairez-vous enfin ?"

Qu'il est difficile de se tenir simplement là, sans mot ; difficile que ce soit vraiment l'autre qui occupe le centre de mon champ d'intérêt et non ma propre angoisse face à la souffrance, à l'horreur parfois ou à la mort ; qu'il est difficile de consentir au manque impossible à combler. Cela, vous l'avez appris, bien sûr. Ce qu'on ne dit pas assez, cependant, c'est que, si les amis de Job se sentent poussés à parler, c'est aussi par leur désir de sauver Dieu à tout prix.

« Vous vous moquez de Dieu, ajoute Job, en cherchant à le défendre par un langage injuste et mensonger et partial. Ce faisant, c'est moi que vous malmenez ! (...) Ces paroles m'insultent, me malmènent ! »

C'est que si leur Dieu s'effondrait – Dieu ou plutôt l'idée qu'ils s'en font – c'est tout leur monde qui s'effondrerait et, avec lui, leur système de représentation et de protection et celui de toute leur société, ce qui leur est proprement insupportable. La souffrance est vraiment provocante ! Nous pourrions comparer à ce qui se passe en soins palliatifs : là aussi, nous avons construit

tout un imaginaire autour de la ‘bonne mort’, du ‘bien mourir’, un monde bien ordonné et, somme tout, rassurant. Que se passe-t-il en nous quand les choses ne se passent pas aussi bien, que la détresse d’un patient nous résiste ?

Exemple. Quand un grand-père est témoin impuissant et terrorisé de la mort de sa petite fille et me hurle à la figure : « *Jusques à quand votre Dieu nous fera-t-il payer la mort de son fils ?* », il est évident qu’il est habité par tout un arrière-monde d’idées reçues et de ‘mal-entendus’ ; il est aussi évident que j’aimerais alors sauver Dieu, le défendre même, au même titre que les soignants voudraient défendre leur médecine. Mais le risque sera toujours d’en dire trop, voire de justifier l’injustifiable et Dieu sait si on a tenu des paroles *trop pleines*, ou *trop pieuses*. Un jeune m’a interdit d’utiliser le mot « *ressusciter* » lors des funérailles de sa maman. « *On ne ressuscite pas en un jour* », m’a déclaré un autre, à la mort de sa jeune sœur. C’était inaudible pour eux, trop rabâché, trop plein, trop consolation à bon compte. A accompagner avec délicatesse, bien sûr.

4.2. Deuxième balise : poids des anciennes représentations.

C’est que ces anciennes représentations ont la vie rude. Quelle place, par exemple, me demande d’occuper une famille dont le père meurt aux soins intensifs, qui me fait appeler et, avec une impatience mêlée de colère, me demande ceci : « *Monsieur l’abbé, vous êtes plus puissant que les médecins, vous pouvez le sauver !* » D’autres ne pensent à requérir ma présence qu’en fin de vie pour être passeur d’âme, pour « *empêcher le ciel de rester fermé* », m’ont dit des jeunes parents à la mort de leur enfant.

Ces images viennent d’un passé assez païen, bien sûr. Je ne juge pas ceux qui en restent prisonniers mais bien ceux que J. Brel appelle ces « flics sacerdotaux » qui ont prétendu au pouvoir d’acheter le ciel par des prières, de « *garantir contre la mort (.), de certifier que les séparations sont provisoires, que les disparus se retrouveront* »⁴. Le protestant Dietrich Bonhoeffer, dénonçait déjà en 1944 ce très médiocre discours religieux qui « *exploite la faiblesse et les limites des hommes et cherche à écouler chez eux leur marchandise* »⁵ lorsque les autres discours – scientifique, médical, rationnel – ont du consentir à leurs limites.

Que l’on est loin de l’évangile, si du moins ce mot veut bien dire *bonne* ou *heureuse* nouvelle ! On évitera au moins de reproduire ces images ou d’y donner prise par négligence ou paresse spirituelle. L’homme y est passif et soumis, bien peu reconnu en son humanité d’homme. Cela, vous ne

⁴ M. de Certeau, *Que le christianisme...*, in *Le Nouvel Observateur*.

⁵ In *Résistance et soumission*, Labor et Fides, 1944.

l'accepteriez jamais dans votre relation de soins. Il n'y a pas plus de raison de la conserver dans la relation religieuse.

Comme j'interpellais à ce sujet une infirmière pédiatrique qui m'avait appelé quand « *la dernière de l'équipe eut craqué* », elle m'a dit : « *je pensais que vous aviez Dieu avec vous !* » Comme trop souvent encore, l'équipe avait attendu l'extrême limite pour appeler l'aumônier, tel un ange passeur de la mort ou du Styx, mais sans lui avoir donné la moindre opportunité de tisser une histoire un peu élaborée avec cette famille en détresse. C'est comme si ces soignants avaient perdu l'idée que la démarche spirituelle concerne la vie, toute la vie, jusqu'au bout, et pas seulement le moment de la mort. Vous imaginez bien que rien n'est possible tant qu'on reste à cette position magique et immédiate : le récit chrétien, comme tout récit symbolique fort, a besoin de parole échangée et donc de temps pour s'articuler de façon sensée à la vie, à l'expérience du malade, et ce, d'autant plus que la plupart de nos contemporains en ont, en tout ou en partie, perdu le chemin. Le plus tôt sera le mieux dans l'histoire de la maladie.

4.3. Troisième balise :

Se taire, donc, et sortir des impasses héritées du passé sans retomber dans les mêmes pièges. Mais quels chemins d'humanité inventer ? Car enfin, la souffrance n'en reste pas moins là. De dire, ainsi que le disent aujourd'hui la plupart des chrétiens, qu'elle n'est pas voulue par Dieu, que Dieu est amour ou que sais-je encore, cela ne suffit pas à l'évacuer. Il nous faut bien voir, dit le théologien A. Gesché⁶ qu'en adoptant cette position, pourtant juste et libératrice, on entre en « déshérence ». Quand la souffrance est là, brutale, saccageuse, le souffrant reste nu et pantois, plus démuné, plus dépourvu encore qu'avant. » La solitude et la détresse spirituelle peuvent être grandes, vous le savez. Vous savez aussi qu'identifier cette détresse spirituelle fait partie intégrante de votre compétence.

La suite de la citation de Bonhoeffer que je viens de vous lire m'a profondément touché et m'accompagne comme un repère incontournable dans mon ministère afin de contribuer à tracer des chemins d'humanité.

« *J'aimerais parler de Dieu, ajoute-t-il, non aux limites, mais au centre, non dans la faiblesse, mais dans la force, non à propos de la mort et de la faute, mais dans la vie et la bonté de l'homme* ».

Autrement dit, si Dieu est Dieu, si toute l'expérience biblique dit de lui que, de tout son être, il désire *l'homme libre et responsable*, pourquoi le reconduirait-il à la dépendance de l'enfant quand vient l'heure de la souffrance ou de la mort ?

⁶ In *Le Mal*, Paris, Cerf, coll. Dieu pour penser, p 143.

« Dieu au centre, dans la force, dans la vie et la bonté de l'homme », non pas comme une bouée de sauvetage ou un bouche-trou quand l'homme serait confronté aux incontournables limites de l'existence et impuissant.

Ces paroles d'un grand résistant m'ont amené à prendre pleinement au sérieux ma tradition spirituelle dont le cœur est l'idée d'incarnation, l'idée que Dieu et l'homme font cause commune, sans aucune réserve. L'homme et Dieu doivent être pensés ensemble, Dieu n'ajoute ni ne retranche rien à l'homme, il s'y révèle, s'y accomplit. Si un accompagnement chrétien a du sens, c'est alors de soutenir le malade et son entourage de manière qu'ils recontactent en eux la puissance qui les habitent – au sens de force et de bonté – et cela en les reliant aux croyants qui, avant eux, ont traversé l'épreuve et y ont tracé des chemins.

5. L'expérience pascale vécue par les malades et leurs proches

La plus ancienne profession de foi chrétienne peut se résumer en quelques mots : *'Jésus, cet homme juste qui a passé sa vie à faire le bien, les chefs du peuple l'ont exécuté, mais Dieu ne l'a pas abandonné au pouvoir de la mort comme à une fatalité, il l'a relevé/réveillé, nous en sommes témoins'*⁷, témoin au sens de : *'nous en vivons à notre tour, tant et si bien que cette force de vie est contagieuse'*.

Combien de temps a-t-il fallu aux disciples pour sortir de la peur, du deuil, de l'incompréhension ? C'est impossible à dire. Tout ça ne s'est évidemment pas construit en un jour ! En tout cas, l'expérience dont ils témoignent c'est d'avoir été eux-mêmes relevés/réveillés et d'avoir étroitement associé leur retour à la vie à ce qui est arrivé à Jésus lui-même de la part de Dieu. Ils se sont sentis habités par un souffle ou un dynamisme inattendu, du même ordre que cette puissance de vie qui habitait Jésus, par la même confiance en Dieu qui le portait et par la liberté dont il a vécu jusqu'au bout de sa vie. Ils l'ont vécu en plus comme donné : cadeau !

Une image de l'évangile me traverse souvent l'esprit dans les accompagnements de fin de vie : celle des femmes qui se rendent au tombeau pour embaumer le corps de Jésus. Elles sont encore toute tournées vers la mort de Jésus après sa passion, et en chemin, une question les habite, les oppresse. Elles se demandent : « *Qui nous roulera la pierre de devant le tombeau ?* » La pierre pèse parfois des tonnes, on le sait. La tristesse, l'angoisse, la colère, la culpabilité, la perte de sens, le sentiment de devenir fou, toutes les forces de mort qui habitent ces instants pourraient être écrasantes si l'on croyait devoir tout porter par moi-même. Bien des malades, au moment d'arriver dans votre

⁷ Voir dans les Actes des Apôtres, par exemple 3,15 ; 5,29-32 ; 10,34-43 ; etc...

service et d'entrer dans leur dernière étape de vie, doivent se demander : « *Qui donc me roulera la pierre ?* » Ce qui me bouleverse, c'est que l'expérience de ces femmes de l'évangile devient parfois la leur : ils pensaient que le terme de leur chemin serait la fin, l'insensé, la mort, et voilà qu'ils découvrent que " *la pierre a été roulée de côté* " ⁸, le tombeau est ouvert. L'expérience de Dieu que font bien des patients est qu'il est du côté de la plus grande ouverture. Traduisons : il n'y a que bien peu de situations qui ne soient humanisables.

Je ne voudrais d'aucune façon idéaliser. Le récit chrétien n'a précisément jamais nié et encore moins banalisé la mort du Christ. Les plus fragiles parmi les humains peuvent du coup s'y reconnaître, s'y identifier et réaliser que Dieu ne veut pas le malheur mais le bonheur de l'homme. Ce qui nous surprend absolument, c'est que *les forces de mort n'ont pas le droit de tout emporter*, d'empêcher que nous restions des humains envers les autres humains. Des parents m'ont dit cela dans leurs mots, après la mort de leur enfant : « *Jamais, pas un instant, nous n'avions osé imaginer que dans un moment d'une telle horreur nous aurions pu connaître une telle paix.* » Que s'est-il passé ? Voilà qu'ils s'éprouvaient debout alors que tout les portait à penser qu'ils auraient dû être anéantis. « *La pierre a été roulée, le tombeau ouvert* ».

6. Des gestes au service de la vie

Pour le chrétien que je suis, j'y reconnais le cœur de l'expérience spirituelle pascalle, le fruit le plus caractéristique de l'amour plus fort que la mort. Pour terminer, j'ajouterai encore ceci : les gestes, la prière, les sacrements de l'Eglise sont au service de cette expérience afin de lui donner consistance, de la soutenir dans les moments plus difficiles de la vie qui exigent de nous d'aller chercher profond la force qui est en nous.

Dans un des plus vieux témoignages de l'Eglise, dans la lettre de Saint Jacques, on peut lire l'invitation suivante :

« L'un de vous souffre-t-il ? Qu'il prie. Est-il joyeux ? Qu'il chante des cantiques. L'un de vous est-il malade ? Qu'il fasse appeler les anciens de l'Eglise et qu'ils prient après avoir fait sur lui une onction d'huile au nom du Seigneur. La prière de la foi sauvera le patient ; le Seigneur le relèvera et s'il a des dettes à son actif, il lui sera pardonné. » ⁹

⁸ Marc 16, 1-4 ; Jean 20, 11-18

⁹ Epître de Saint Jacques 5, 12-15

Le relèvera ! On est bien loin de la logique de « l'extrême onction » qui hante encore les mémoires ou d'une logique magique ! Le but de la prière, de la lecture des Ecritures, des gestes de l'Eglise n'est pas d'amadouer un dieu Lotto ou père fouettard... L'enjeu est que le croyant retisse du lien avec son Dieu, entre dans une intimité semblable à celle qui liait Jésus et Dieu qu'il appelait son Père ; c'est qu'il devienne habité d'une confiance et d'une ouverture analogues, de la même liberté dans les moments d'épreuve, jusqu'au pardon, parfois. Il serait absurde voire injuste, vous m'aurez compris, d'attendre la dernière minute de la vie pour ouvrir un espace à tout cela. En annexe, vous trouverez une présentation un peu détaillée des gestes posés par les chrétiens.

Laissons le dernier mot à Winnicott, un formidable psychanalyste d'enfants : tous les jours de sa vie, sa prière a été : « *Seigneur, si je pouvais être vivant quand je mourrai !* » C'est bien l'espoir que tout accompagnant, vous comme moi, a pour celui ou celle avec qui il chemine. Ce n'est pas de l'ordre de la maîtrise ou de la volonté, mais quand ça vient, c'est vraiment cadeau...

Annexe – Quelques gestes au service de la vie jusqu'au bout

1. La rencontre fraternelle

Avant tout geste religieux particulier, il y a lieu de reconnaître que, *pour les chrétiens*, tout geste fraternel de tendresse, tout dialogue vrai, toute marque d'attention et d'affection, toute présence écoutante et respectueuse, toute tentative pour guérir, soulager, rendre souffle, apaiser sa révolte ou améliorer la qualité de vie du malade, ou toute autre chose vécue avec lui, sont, par eux-mêmes, des signes (sacrements) de la présence de Dieu. Ce sont *les personnes* qui sont d'abord « sacrements » : patients, familles et proches, soignants... . Par rapport à cela, les gestes rituels ne sont pas secondaires - ils permettent au contraire bien des choses - mais seconds. En tout cas pas magiques. Dans la Bible, il est dit que « Dieu crée par la Parole », que cette Parole « fait ce qu'elle dit ». On dira d'ailleurs du Christ qu'il est « Parole (ou Verbe) de Dieu », et de nous : « Soyez réalisateurs de la Parole ('du désir de mon Père de là-haut' Mt 7,23) » : au double sens d'en réaliser la portée et de la mettre en œuvre.

« *Ce que vous avez fait au plus petit d'entre les miens, c'est à moi que vous l'avez fait.* »

« *C'est à l'amour que vous aurez les uns pour les autres que tous reconnaîtront que vous êtes mes disciples.* » « *De qui cet homme a-t-il accepté de se faire le prochain ?* »

2. Sacrement de l'Eucharistie

Signification : geste éminemment communautaire par lequel le chrétien fait mémoire de la vie donnée, de la mort et de la résurrection du Christ, s'associant ainsi à la fois à ce qui fût le « style » de Jésus dans le concret de ses relations humaines, à ce qui a constitué la source de sa confiance maintenue jusqu'au bout en Dieu, et à la foi de l'Eglise en la vie plus forte que la mort ou le mal. Par la communion apportée en chambre, il est aussi signifié au malade qu'il conserve sa place pleine et entière dans la communauté humaine, qu'il reste pour nous « frère » ou « sœur », au sens le plus fort de ce terme, qu'il reste relié au Christ et à son Eglise.

Déroulement : Accueil – Temps de prière – Ecoute de la parole (on lit un texte biblique, l'Evangile du jour,...) – si possible, on cherche avec le patient à mettre cette lecture en lien avec son expérience vécue) – Notre Père – Communion – Prière d'action de grâce.

3. Sacrement de la Réconciliation

Signification : Bien souvent, la maladie fait venir au jour ce que le brouhaha de la vie ordinaire empêchait d'entendre en soi. C'est un moment souvent libérant de vérité, parfois écrasant. Nous croyons que le Christ guérit le cœur blessé par la culpabilité, qu'il réconcilie avec notre passé et avec nous-mêmes, en même temps qu'il réconcilie avec Dieu. « *Si notre cœur se prend à nous juger* », nous en remettre à celui « *qui est plus grand que notre cœur* »¹⁰, c'est aussi l'occasion de lâcher prise sur un passé ou un avenir dont on voudrait rester maître, de façon volontariste souvent. Occasion également d'aborder dans le dialogue les doutes ou tentations contre la foi que fait souvent naître la confrontation au mal ou à la maladie.

¹⁰ 1^{ère} Lettre de Saint Jean

Déroulement : Accueil – Temps de prière – Préparation pénitentielle – Ecoute de la parole – Révision de sa vie sous le regard de l'Evangile – Prière du Notre Père – Parole de réconciliation :

- + Que Dieu notre Père vous montre sa miséricorde ;
par la vie, la mort et la résurrection de son Fils, il a réconcilié le monde avec lui
et il a envoyé l'Esprit Saint pour la rémission des péchés :
Par le ministère de l'Eglise, qu'Il vous donne le pardon et la paix.
Et moi, au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit,
je vous pardonne tous vos péchés. Amen.

4. Sacrement des Malades

Signification : Le sacrement des malades n'est pas une sorte de passeport qui assurerait la vie éternelle. Son intention est d'abord de permettre à ceux qui y participent, malades et bien-portants, de célébrer la compassion du Christ et de son Eglise envers ceux qui souffrent. Si la principale demande porte, bien sûr, sur la santé du malade, sur le souffle et la paix qu'il recherche, un des effets de ces célébrations est aussi de renouveler la manière dont une communauté fait place aux malades et, par extension, aux personnes qui vivent des situations d'exclusion ou de rejet à cause de leur faiblesse.

Le chrétien est invité à demander lui-même l'Onction, soit qu'il vit une maladie sérieuse, soit qu'il sente ses forces s'amenuiser en raison de son grand âge, soit que sa vie soit en danger. Ce sacrement peut être célébré plusieurs fois dans une vie ou renouvelé, de loin en loin, au cours d'une longue maladie. Il va de soi que si la personne n'est plus consciente, ce geste perd de sa signification et sera remplacé par d'autres signes de la présence de Dieu à ce malade.

Si ce geste rituel n'était destiné qu'à protéger de l'angoisse ou à offrir une garantie d'immortalité que nul - bien entendu - ne saurait offrir, nous serions dans le profondément archaïque et aliénant. C'est au contraire un geste profondément humanisant, qui ouvre à l'humain des ressources d'humanité qu'il ne soupçonnait pas.

J'ai le souvenir d'un homme qui se comportait avec tout le monde comme un véritable porc-épic, habitué qu'il avait été toute sa vie à tout maîtriser et contrôler. Il se trouve délicatement invité par sa femme à demander ce sacrement. Il n'en avait *a priori* rien à cirer et il aurait eu le sentiment de se payer la honte devant ses proches. Comme depuis quelques semaines il avait décidé que j'étais un curé sortable, au point de m'appeler 'son ami', il me fait venir et me demande tout de go : expliquez-moi *dans ma religion* ce que cela veut dire. Les explications ont dû toucher quelque chose en lui, puisqu'il finit par accepter. Je n'oublierai jamais ces très longues minutes pendant lesquelles il a contemplé ses grandes mains *ouvertes* – chose si exceptionnelle chez lui – comme s'il expérimentait dans sa chair, dans tout son être, une voie possible et inédite d'humanité. Ce que viendra confirmer la façon dont il vivra sa fin de vie.

Déroulement : Accueil mutuel – Temps de réconciliation puis de prière – Ecoute de l'Evangile – Prière et geste d'imposition des mains (sur la tête) – signe d'huile sur le front et dans le creux des mains – Prière du Notre Père – Bénédiction.

- + Par cette onction sainte, que le Seigneur, en sa grande bonté,
te reconforte par la grâce de l'Esprit-Saint. Amen.
- + Ainsi, t'ayant libéré de tout péché, qu'il te sauve et te relève. Amen.

5. Communion en Viatique

Signification : Le « dernier sacrement » que reçoit un malade catholique, c'est l'eucharistie - du moins s'il en est encore capable. Il reçoit l'Eucharistie « pour la route », « pour la dernière partie de son voyage » (viatique vient du mot latin 'via' qui signifie « route »). Comme le Christ avant sa Pâque, il s'en remet ainsi dans la confiance et l'espérance à Celui qui l'accueille au terme de son chemin de vie.

Déroulement : Comme pour une eucharistie habituelle avec, en plus, si le malade le souhaite et en a la force, la célébration du sacrement de réconciliation et la profession de foi.

6. Moments autour du corps mort ou veillée

Ces moments, pourtant infiniment précieux, sont de plus en plus négligés du fait que l'on meurt de plus en plus souvent à l'hôpital ou en maison de soins. Il est cependant possible d'offrir un moment qui ait sens, soit en chambre, soit à la morgue. Dans cette pièce, on aura établi un certain ordre et du calme afin de sortir peu à peu de la logique technico-médicale de l'urgence affolée et du *faire, et* d'ouvrir le temps de l'*être*, de l'être-là, de l'intériorité, du silence pour se recueillir. Les infirmières montreront le chemin car, le plus souvent, la plupart des gens n'ont jamais contacté la mort et ne savent pas quoi faire. Etablir *un climat propice* : personnes assises confortablement, patient propre et digne, lumière douce, parfois une bougie, une musique apaisante. L'aumônerie a composé un dépliant avec une proposition de prière pour les familles.

Une fois qu'un peu de souffle aura été retrouvé, la parole « symbolisante » ou rituelle sera à nouveau possible et féconde. Permettre que se rétablisse le *lien corporel et d'attachement* après tout le temps angoissant où l'on a dépossédé les proches de leur patient pour les soins, examens, urgence, prélèvement, etc... Si c'est un enfant, le mettre dans les bras de l'un, de l'autre parent, au rythme de chacun, inviter à le toucher, le bisouter, à lui dire ce qu'on a sur le cœur, à lui dire merci, pardon, pourquoi pas à se fâcher sur lui comme le font si spontanément les africains (« *pourquoi tu me fais ça ?* »)... Permettre de poser les questions qu'on garde sur le cœur. Permettre, s'il y a lieu, de regarder et constater *de visu* ce que les médecins ont éventuellement fait, de le déshabiller ou rhabiller mieux, ... Aucun jugement. Il n'y a rien de déplacé, aucun geste qu'on ne puisse poser. Le rituel qui consiste à prendre les empreintes du bébé sur un joli support est magnifique et infiniment précieux pour l'avenir.

7. Célébration des funérailles

Signification : Il s'agit souvent surtout d'un rite social de passage, tant pour le défunt que pour la famille qui y trouve le rituel nécessaire pour passer de l'avant à l'après mort de l'être aimé, pour traverser l'épreuve. Dans la pratique, on y évoque avec une insistance croissante la figure du défunt. Liturgiquement, il s'agit d'abord de célébrer dans l'espérance le mystère pascal de la mort-résurrection du Christ, dans le droit fil du baptême, et de nous brancher sur le choix de vie auquel le Christ a convié ses disciples : « *Nous appartenons à la vie, non à la mort* », affirme Saint Paul.

Certains soignants aiment se rendre aux funérailles de personnes qu'ils ont longuement accompagnées ou à qui ils se sont attachés ; une façon de 'déposer' le lien avant de reprendre la route avec d'autres. Ce sont effectivement des deuils à répétition qu'il convient d'habiter

au mieux. La famille est souvent très émue de cette présence, au point qu'il arrive que les soignants soient invités à prendre place au milieu des tout proches.

La pratique des funérailles est en pleine et rapide évolution. La tradition belge de célébrer l'eucharistie au cours des funérailles tend à s'estomper, du fait que cela est plutôt réservé à ceux pour qui cela a du sens : les 75 % de belges demandant des funérailles chrétiennes, parce qu'il y a peu d'alternatives civiles ou pour tout autre motif, sont loin d'être des « fervents »...

Remplaçant progressivement le prêtre « psycho-pompe » (passeur d'âmes), intermédiaire obligé entre Dieu et les hommes, et « qui faisait tout », de plus en plus d'équipes de chrétiens prennent en charge ces célébrations dans les paroisses, de la préparation avec la famille à l'accompagnement dans la durée des personnes endeuillées. La dimension communautaire s'en trouve fort heureusement accentuée. Certaines paroisses poursuivent le contact ou invitent à des célébrations de mémoire.

Signalons que de grandes différences de pratiques existent entre pays, ce dont ont peu conscience les chrétiens eux-mêmes. Ainsi, nous qui sommes habitués à des célébrations très individualisées, nous serions fort choqués si l'on adoptait la pratique tout à fait reçue en Allemagne, depuis des siècles, que la communauté ne célèbre qu'une fois par semaine pour tous les défunts de la semaine...

Depuis le concile Vatican II, l'Eglise a levé l'interdit portant sur la crémation (utilisée jadis par les francs-maçons pour tourner en dérision la foi chrétienne en la résurrection... mal comprise), amenant une évolution considérable du côté du choix entre inhumation (60 à 65 %) et crémation (35 à 40 %). Difficile de célébrer quelque chose de décent au crématorium, plus encore s'il y a dispersion des cendres. Difficile aussi quand la célébration a lieu après la crémation, avec la seule urne comme présence du corps...

Relevons enfin que les entreprises (très lucratives !) de pompes funèbres introduisent peu à peu des pratiques (payantes !) venues des Etats Unis : funérarium, embaumement, maquillage, cryogénéisation, proposition de rituels séculiers..., toutes choses qui tendent à réduire la mort à un spectacle afin d'en atténuer l'inquiétude.

Déroulement : Accueil et rite de la lumière – Ecoute de la Parole de Dieu – Prière universelle – (procession d'offrande facultative) – (Eucharistie selon l'habitude de la famille) – Notre Père – Geste de paix – (communion si eucharistie) – Dernier adieu (= absoutes) – Le corps est encensé et aspergé d'eau baptismale en mémoire du baptême – Envoi.